

L'obscurantisme du
Moyen Âge : une
manipulation, entre le
mythe et le prétexte

Abbé Jean-Michel Gleize

page 1

Cosmologie et psychologie
Les "blessures narcissiques"

Abbé Frédéric Weil

page 8

Où sont les prédateurs ?

Abbé Bernard de Lacoste

page 12

L'OBSCURANTISME DU MOYEN ÂGE : UNE MANIPULATION, ENTRE LE MYTHE ET LE PRÉTEXTE

L'exemple de la Terre plate

De toutes les époques de notre passé, le Moyen Âge est celle qu'il est le plus malaisé de cerner avec précision, ne serait-ce que d'un point de vue chronologique. C'est aussi celle qui a été le plus malmenée, et dont la réalité a été davantage déformée par les idées reçues, les contre vérités, les omissions ou les caricatures. A côté de quelques poncifs évidemment grotesques et dénués de tout fondement - mais qui n'en continuent pas moins de nourrir l'imaginaire collectif (comme le droit de cuissage) - il reste encore bien d'autres idées fixes, dont les fondements ne sont pas davantage avérés, et qui le sont parfois même encore moins, mais qui trouvent le moyen d'une caution pseudo

scientifique, par médias interposés. Ainsi en va-t-il d'une supposée ignorance du Moyen Âge, entretenue par l'Eglise au détriment du progrès scientifique.

Une diabolisation dûment combattue

2. Les études les plus convaincantes ont pourtant très tôt fourni tous les éléments nécessaires pour dissiper ces vues diabolisantes. Dès le début du siècle écoulé, en effet, Jean Guiraud¹, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm et ancien pensionnaire de l'Ecole Française de Rome, apporta une contribution décisive aux études historiques, et il le fit tout autant en authentique

savant qu'en fidèle catholique, soucieux de montrer l'Eglise sous son vrai jour, dans une optique qui devait s'avérer, par là même, éminemment apologétique. Rédacteur en chef du journal *La Croix* de 1917 à 1939, il se spécialisa dans l'histoire de l'Eglise, et surtout pour la période médiévale. Il fut d'abord soucieux d'érudition et d'exactitude, comme en témoigne, au début de sa carrière, la publication critique en 425 pages des registres du bienheureux Pape Grégoire X (1892-1898) et celle des registres du Pape Urbain IV (1901-1906). Jean Guiraud s'est fait surtout connaître du grand public catholique par son *Histoire partielle, histoire vraie*, publiée en 4 tomes, chez Beauchesne, entre 1911 et 1917, ouvrage sans cesse réédité et augmenté (jusqu'à 40 fois) et dont

¹ Jean Baptiste Hippolyte Guiraud (1866-1953), fut agrégé d'histoire en 1888, docteur ès lettres en 1895, professeur d'histoire et de géographie de l'Antiquité et du Moyen Âge à l'université de Besançon. Personnalité très connue en son temps, modèle pour de nombreux catholiques, il est injustement tombé dans l'oubli. Cf. : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Guiraud_\(1866-1953\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Guiraud_(1866-1953)).

les deux premiers tomes concernent la période allant des origines à la Renaissance. Mais ce ne fut pas la seule étude qu'il consacra à l'histoire de l'Eglise au Moyen Âge. Nous lui devons aussi une biographie de saint Dominique, parue aux éditions Lecoffre en 1899, et surtout différentes études sur la répression de l'hérésie durant la période médiévale, qui devaient le conduire à la publication de sa monumentale *Histoire de l'Inquisition au Moyen Âge*, en 2 volumes chez Picard (1935-1938). C'est à lui que nous devons l'article « Inquisition » du *Dictionnaire d'Apologétique de la Foi Catholique*, dans le tome II, paru en 1911 aux éditions Beauchesne (aux colonnes 823-890), article qui représente la synthèse achevée de l'étude monumentale, et dont les jugements si justes et si profonds, inspirés par un état d'esprit vraiment catholique, ne devaient malheureusement plus se retrouver dans l'article (exécration) du Père Vacandard, paru en 1927 dans le tome VII (deuxième partie) du *Dictionnaire de théologie catholique* (aux colonnes 2016-2068).

3. Jean Guiraud est mort en 1953, mais il a fait école. Et aujourd'hui encore, nombre d'historiens, issus du monde universitaire et dont la compétence est universellement reconnue, travaillent à rétablir la vérité, loin de tous les clichés, aussi invraisemblables les uns que les autres. On songe aux livres de Régine Pernoud, dont le fameux *Lumières*

du Moyen Âge, ou à celui de Jacques Heers, *Le Moyen Âge, une imposture*. Tout récemment, en 2017, Nicolas Weill-Parot ² et Véronique Sales ³ ont réuni sous le titre collectif *Le Vrai visage du Moyen Âge : au-delà des idées reçues* vingt-cinq études confiées à d'éminents spécialistes de la période médiévale ⁴, dont l'autorité scientifique est actuellement à la racine du bon renom que garde encore l'Université française, entre autres : Philippe Contamine, le grand spécialiste de l'histoire de la guerre et de la noblesse au Moyen Âge, Colette Beaune, spécialiste de Jeanne d'Arc et de l'idée de Nation au Moyen Âge, Alain Boureau, spécialiste de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, qui a définitivement prouvé l'inanité du mythe du droit de cuissage et de celui d'une supposée Papesse Jeanne, André Vauchez, spécialiste de l'histoire de la sainteté et de la canonisation au Moyen Âge, Jacques Verger, spécialiste de l'histoire des universités et de l'enseignement au Moyen Âge, Danielle Jacquart, spécialiste de l'histoire de la médecine au Moyen Âge. Tous sont là pour pulvériser cette caricature infamante d'un Moyen Âge obscurantiste et totalitaire.

4. Et voici qu'au cours de l'année écoulée 2023, Martin Aurell ⁵, éminent spécialiste lui aussi, vient de publier, aux éditions Jean-Claude Lattès, *Dix idées reçues sur le Moyen Âge*, étude synthétique de quelques deux-cents pages, où justice est faite

des principaux poncifs caricaturaux qui se rencontrent malheureusement encore trop souvent dans les manuels scolaires et les émissions télévisées à vocation culturelle : le Moyen Âge rabaisse les femmes ; il rejette l'autre ; il est inculte ; il aime la violence et le sang ; il n'a rien inventé ; il opprime et asservit ; il promeut des croisades xénophobes ; il est sombre et austère ; il est ignorant ; il encourage le fanatisme.

5. La véritable connaissance historique fait rapidement litière de tout cela, bien sûr ; mais les préjugés sont tenaces. Et ils le sont d'autant plus que cette diabolisation du Moyen Âge sert elle-même de relais à une autre diabolisation, celle de l'Eglise catholique. Et cette diabolisation-là n'est pas près de s'avouer vaincue.

Derrière le Moyen Âge, l'Eglise.

6. En effet, si l'on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit que, sur tous les points incriminés, c'est l'influence de l'Eglise qui est battue en brèche. Et l'un des principaux aspects de ce dénigrement est celui où l'on voudrait refuser à cette influence le bénéfice d'une intelligence en pleine possession de tous ses moyens, non seulement sur le plan d'une réflexion théologique, dont témoignent tous les efforts spéculatifs de la scolastique, mais encore sur le plan de la réflexion d'un savoir naturel,

² Né à Neuilly-sur-Seine en 1968, Nicolas Weill-Parot, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, agrégé d'histoire, est docteur en histoire de l'Université Paris X-Nanterre et a été, de 2012 à 2016, professeur d'histoire médiévale à l'Université Paris-Est Créteil. Depuis 2016, il est titulaire de la chaire « Histoire des sciences dans l'Occident médiéval » à l'École pratique des hautes études et dispense dans ce cadre un séminaire.

³ Véronique Sales, née Sureau le 23 avril 1961 à Paris, est une femme de lettres et une éditrice française. Ancienne élève de l'École normale supérieure de jeunes filles, agrégée de lettres, elle collabore pendant dix ans à la revue *L'Histoire*, dont elle est la rédactrice en chef adjointe. En 2001, elle rejoint les éditions Armand Colin en tant que directrice éditoriale pour les lettres et l'histoire. Après avoir dirigé le département Essais et Documents des éditions Larousse de 2005 à 2009, elle fonde en 2010 les Éditions Vendémiaire (<https://www.editions-vendemiaire.com>), spécialisées en histoire et sciences humaines.

⁴ Nicolas Weill-Parot et Véronique Sales, dir., *Le Vrai visage du Moyen Âge*, Vendémiaire, 2017.

⁵ Martin Aurell, né le 23 février 1958 à Barcelone, est un historien médiéviste d'origine espagnole spécialiste des Plantagenêts et des croisades. Il a été naturalisé français en 1992. Il a soutenu son doctorat d'État à l'université de Provence (1994). Il est également diplômé de l'École pratique des hautes études (EPHE) en sciences historiques et philologiques.

d'un savoir scientifique, vis-à-vis duquel les autorités de l'Eglise auraient entretenu une méfiance systématique. L'obscurantisme supposé du Moyen Âge est en réalité une entreprise méthodique de diffamation, visant à faire passer le catholicisme pour ce qu'il n'est pas : une religion infantilissante, une religion de fanatisme aveugle ou du moins une religion de pure croyance, tout au plus de pure réflexion abstraite, sans aucune ouverture vis-à-vis des investigations de la science. Et le héros martyr victime de cet obscurantisme, c'est évidemment Galilée, Galilée qui est en même temps, à la croisée des chemins entre le Moyen Âge et l'époque moderne, le libérateur des intelligences et le pionnier de la Science avec un grand « S ». A tel point que, pour présenter toutes les garanties requises à la crédibilité scientifique, il faudrait désormais se proclamer sinon athée du moins affranchi des dogmes que prêche l'Eglise catholique.

Un bon exemple de dédialisation

7. Les lecteurs du *Courrier de Rome* n'en apprécieront que davantage cette réflexion véridique d'une des représentantes les plus en vue aujourd'hui de la corporation universitaire : « Il est évident que les croyances religieuses d'un scientifique, pas plus que son athéisme, ne sont garantes de la valeur scientifique de ses recherches. Nous essaierons de démontrer que ce sont les constructions idéologiques à l'œuvre dans la réécriture de l'histoire des sciences dont il faut se méfier »⁶. L'auteur de ce constat, Violaine

Giacomotto-Charra, née en 1970, est docteur ès lettres et professeur de littérature et langue françaises de la Renaissance à l'Université Bordeaux Montaigne, où elle dirige le Centre de Recherches sur Montaigne et son temps. Nous lui devons une étude de référence sur l'un des thèmes les plus récurrents de cette légende noire d'un Moyen Âge obscurantiste : l'idée selon laquelle pendant plus d'un millénaire, on aurait cru que la Terre était plate, croyance entretenue par les préventions de la hiérarchie catholique. Et ici, le héros martyr, car il en est, ce serait Christophe Colomb. Violaine Giacomotto-Charra n'a pas travaillé toute seule et son livre est le fruit d'une longue et précise investigation menée en collaboration étroite avec une autre universitaire, spécialiste des sciences, Sylvie Nony, professeur agrégée de Sciences Physiques, docteur en Histoire et Philosophie des sciences, en poste au CNRS, dans le Laboratoire SPHere, UMR 7219, créé au 1^{er} janvier 2009. Le livre cosigné par nos deux spécialistes⁷ est sous-titré : « Généalogie d'une idée fautive », car c'est bien cela dont il s'agit : non seulement d'un mythe dénué de tout fondement, mais plus encore d'une manipulation. « Non seulement l'idée que le Moyen Âge croyait que la Terre était plate est historiquement fautive, mais elle relève d'une manipulation de l'histoire des sciences, et surtout des consciences, et participe d'une vision pauvrement linéaire et téléologique du développement des civilisations, issue du positivisme et de l'idée de progrès défendue depuis le XVIII^e et surtout le XIX^e siècle. Elle demeure pourtant majoritaire dans l'opinion,

et c'est de ce constat, fait quasi quotidiennement dans notre vie d'enseignantes et de chercheuses en histoire des sciences, qu'est venue l'idée de ce livre »⁸.

8. La première partie du livre, intitulée « Construction et diffusion d'une science de la sphère » prouve que la sphéricité de la Terre a été reconnue et admise très tôt, tant par les astronomes mathématiciens que par les philosophes et les explorateurs. Non seulement Platon mais encore Aristote, dans son *Traité du ciel*, s'en est fait le principal défenseur, et cela est de la plus haute importance, puisque c'est l'autorité de ce philosophe grec qui s'imposera en Occident à partir du treizième siècle. De la sorte, l'apport des développements de la science arabe, à partir du huitième siècle, ne fera que confirmer une idée déjà très largement acquise.

9. Cette première partie du livre a le mérite de mettre en évidence l'origine lointaine de l'idée fautive qui sera propagée à partir de l'époque moderne : « L'idée d'un oubli de la sphéricité imputable au christianisme est souvent appuyée par ses défenseurs sur une citation de Lactance, un rhéteur du III^e - IV^e siècle (+ 325). Ce texte conteste en effet violemment l'existence des antipodes et donc la sphéricité de la Terre. Il est extrait de ses *Institutions divines* et fut souvent cité, à partir de la fin du XVIII^e siècle, comme emblématique de la pensée diffusée par l'Eglise. [...] Mais Lactance n'est ni un philosophe, ni un savant, et il n'a pas de légitimité à enseigner la cosmologie. De fait, sa prise de

⁶ Violaine Giacomotto-Charra et Sylvie Nony, *La Terre plate. Généalogie d'une idée fautive*, Les Belles Lettres, 2021, p.15.

⁷ Cf. <https://www.youtube.com/watch?v=KviHkmPYc9Y>

⁸ Giacomotto-Charra et Nony, p. 11.

position contre les antipodes – dont l'argumentation est tout à fait inepte, même pour l'époque – est restée isolée au sein de l'Eglise romaine. [...] A la renaissance, son œuvre fut une des plus fréquemment imprimées et l'élégance de sa prose lui valut le surnom de Cicéron chrétien par Pic de La Mirandole, mais cela ne lui donne pas plus qu'à Homère de légitimité scientifique aux yeux des lecteurs. Ce sont, nous le verrons, les auteurs des XVIII^e et XIX^e siècles qui ont, à la suite de Voltaire, érigé la prose de Lactance en emblème de la littérature patristique. Ils y ont associé par amalgame les écrits des autres Pères de l'Eglise, supposés prêcher la forme plate de la Terre »⁹. En Occident, Lactance est donc le seul à avoir contesté la sphéricité. En Orient, saint Jean Chrysostome semble bien l'avoir contestée, lui aussi, mais sa démarche prend place, dans sa quatorzième homélie, qui porte sur l'Épître de saint Paul aux Hébreux. Il y développe une lecture littéraliste, où est décrit le tabernacle de l'Ancien Testament : la partie inférieure de cet édifice, censée représenter symboliquement la Terre, ne pouvait avoir de forme sphérique. De là à prêter à saint Jean Chrysostome des prétentions astronomiques, il y a quand même loin. Le véritable partisan d'une platitude scientifiquement établie est plutôt, en Orient, Cosmas Indicopleustès, le « voyageur des Indes », de son vrai nom Constantin d'Antioche, grec syrien du VI^e siècle,

qui composa entre 547 et 549 une description du monde en douze livres intitulée *Topographie chrétienne*, et où il rejette la sphéricité de la Terre, héritée des Grecs et incompatible selon lui avec l'enseignement de la Bible.

10. Lactance et Cosmas sont des isolés. « Il n'était nul besoin d'attendre Colomb ou Copernic, et encore moins Galilée, pour "découvrir" que la Terre était ronde, puisque toutes les traditions convergeaient »¹⁰. Cette sphéricité ne fait aucune difficulté durant tout le cours du Moyen Âge, et, entre autres, la cartographie l'atteste suffisamment. « Il faut donc être attentif à plusieurs points : la révolution astronomique du XVI^e siècle ne peut ni se lire sur le mode « "un savant seul contre tous" ni sur le mode "la science contre l'Eglise" – mythe construit par l'histoire positiviste, sur la base des procès-faits à Galilée – et encore moins sur le mode providentiel du grand homme et du savant-génial-qui-découvrit-la-modernité. En outre, il ne faut pas confondre le retour aux sources grecques restituées dans leur intégrité et la redécouverte des théories. [...] Au-delà du mythe de la Terre plate, il est très frappant pour les enseignantes que nous sommes de découvrir que des étudiants de lettres ou de philosophie de niveau licence semblent tomber des nues lorsqu'on leur explique que tout l'enseignement médiéval repose sur le commentaire des œuvres d'Aristote et que les textes de Plin

ou d'Ovide ont été des best-sellers, si l'on ose dire, du Moyen Âge »¹¹.

11. La légende noire s'effondre sous les coups redoublés de l'érudition la plus scientifique. « Contrairement à la légende, l'Eglise encourage le mouvement scientifique, du moins dans une certaine mesure et durant un certain temps. Les rapports entre philosophie et religion sont éminemment complexes, et la crispation réelle vient plus tard, au XVII^e siècle. Les savants, d'abord, ne considèrent pas la curiosité scientifique comme incompatible avec la foi, et il suffit par ailleurs de regarder le nombre d'ouvrages de science dédiés à des hommes d'Eglise et permis par leur mécénat, pour mesurer à quel point l'idée d'une Eglise contre la science est fautive. Laurent Pinon¹², qui a très précisément étudié la production des livres scientifiques à Rome entre 1527 et 1650, a bien montré que le mécénat pontifical et ecclésiastique était majoritaire et que, même s'il convient de mesurer avec finesse la complexité de ses enjeux, "force est de constater que nous sommes bien loin ici de l'opposition caricaturale que l'on a parfois dressée entre science et église" ¹³ »¹⁴. Dans le volume de *l'Histoire générale des sciences* de René Taton¹⁵ consacré à la science moderne, Alexandre Koyré¹⁶ rappelle que l'un des membres de la curie romaine, le cardinal archevêque de Capoue, Nicolas Schönberg, invita Copernic à publier ses découvertes

⁹ Giacomotto-Charra et Nony, p. 55-57.

¹⁰ Giacomotto-Charra et Nony, p. 113.

¹¹ Giacomotto-Charra et Nony, p. 129-130.

¹² Laurent Pinon, « La culture scientifique à Rome au miroir des livres (1527-1650). Apports et limites de l'approche bibliographique » dans Antonella Romano (dir.), *Rome et la science moderne. Entre Renaissance et Lumières*, Rome, Ecole Française de Rome, 2009, p. 173-206.

¹³ Pinon, p. 201.

¹⁴ Giacomotto-Charra et Nony, p. 130-131.

¹⁵ René Taton (1915-2004) est un historien des sciences, longtemps coéditeur, avec Suzanne Delorme, de la *Revue d'histoire des sciences*. Son *Histoire générale des sciences* (dernière édition 1996, PUF, Quadrige) est une référence majeure en matière d'histoire des sciences.

¹⁶ Alexandre Koyré (1892-1964) est un philosophe et historien des sciences français d'origine russe, né Alexandre Vladimirovitch Koïra. Ses travaux d'épistémologie et d'histoire des sciences portent sur Galilée ainsi que sur la cosmologie aux XVI^e et XVII^e siècles.

et lui demanda de faire exécuter, à ses frais, une copie de son travail. Sans doute serait-ce une grande naïveté que de minimiser les problèmes théologiques et les oppositions qu'a pu susciter la nouvelle explication scientifique de l'Univers. Mais « ici encore, il convient de partir du postulat de l'intelligence des intellectuels de l'époque, hommes d'Eglise compris, plutôt que de leur supposée bêtise doublée d'une ignorance au mieux poussièreuse : dans une société profondément chrétienne, catholique comme réformée, comment ne pas comprendre que le décentrement de la Terre, l'hypothèse d'autres mondes ou d'un Univers infini, la découverte même de peuples américains dont on se demande du coup quelle est leur place dans l'histoire chrétienne (sont-ils bien enfants d'Adam, ont-ils connu la Révélation ?) puissent susciter des discussions et des oppositions ? Comme dans tous les milieux, il ne faut pas mettre tout le monde dans le même panier : certains ecclésiastiques du XVIe comme du XVIIe siècles sont remarquablement curieux et cultivés, quand d'autres apparaissent plus bornés, voire totalement fermés à tout développement scientifique et parfaitement obtus. [...] C'est d'ailleurs, dans l'Europe moderne, et pas dans celle du Moyen Âge, que l'on brûle " sorciers " et surtout " sorcières ". Ce n'est pas une Eglise de type médiéval qui a condamné Galilée et les thèses coperniciennes, mais précisément l'Eglise du début du XVIIe siècle, celle de l'âge de Descartes, utilisant une nouvelle vision littéraliste des Ecritures.

Cela permet au moins d'interroger le terrible qualificatif "moyenâgeux" dont on continue parfois, hélas, d'assortir le mot " obscurantisme " »¹⁷.

12. Nous avons tenu à maintenir en son entier cette réflexion de nos deux auteurs ; car elle nous montre que ce n'est pas l'Eglise en tant que telle, ni non plus le Moyen Âge en tant que tel, qui ont pu, à un moment ou à un autre, manquer de l'ouverture requise à l'égard du monde scientifique en général. Pour en revenir à la question plus particulière qui nous occupe - la diabolisation du Moyen Âge et de l'Eglise, sous le prétexte de la platitude de la Terre - sa solution ne devrait présenter aucune difficulté. « A l'époque de Galilée et de son procès, au début du XVIIe siècle, il y a bien longtemps que la sphéricité est un fait admis et transmis par toutes les autorités savantes, sans opposition de l'Eglise. Elle est bien installée dans la culture la plus large des lisants-écrivains et des cercles qui ont pu, par porosité, bénéficier de ce savoir. Associer Galilée et sa sphéricité, comme cela est encore fait couramment aujourd'hui, ne peut même pas être excusé en faisant de Galilée une sorte de révélateur qui aurait permis que soient divulguées des théories jusque là maintenues sous le boisseau. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail très complexe du procès de Galilée ; il continue de susciter d'importants travaux et son interprétation est loin d'être arrêtée. Nous souhaitons surtout souligner, comme le rappelait Francesco Beretta en 2005, qu'il n'est pas encore si facile " de poser les jalons d'une véritable historicisation de l'affaire Galilée.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, elle reste encore largement à produire, en raison de l'influence qu'exerce toujours le mythe du savant persécuté par l'Eglise, produit au XIXe siècle lors de la laïcisation des sociétés contemporaines " ¹⁸ »¹⁹.

13. « Entrer dans le détail très complexe du procès de Galilée » peut et doit se faire d'un point de vue historique, qui reste présupposé à tous les autres, puisque tout doit reposer sur des faits dûment établis. Mais l'attitude de l'Eglise lors du procès de Galilée, avec tout ce que cela implique non plus seulement d'un point de vue historique, ni même apologétique ou scientifique seulement, mais encore d'un point de vue théologique, principalement du point de vue de l'ecclésiologie, est tout aussi complexe, sinon plus, et mérite une analyse appropriée qui ne doit pas prendre place ici. Le lecteur pourra se reporter à ce qu'en disent Franzelin²⁰ et Billot²¹.

Aux origines de la diabolisation

14. La deuxième partie du livre de Mesdames Giacomotto-Charra et Nony étudie dans son chapitre I (« L'invention de la Terre plate ») les origines immédiates du mythe. Elles se situent chez l'érudit et pédagogue humaniste Johann Turmair (1477-1534), surnommé l'Herodote bavarois, lorsque celui-ci mentionne dans ses *Annales de Bavière* un épisode qui mit aux prises le Pape saint Zacharie (741-752) avec le moine irlandais Virgile (+ 748). Celui-ci aurait émis la possibilité d'un « autre monde », sous

17 Giacomotto-Charra et Nony, p. 131-132.

18 Francesco Beretta, Michel-Pierre Lerner, Luca Bianchi, Annibale Fantoli, *Galilée en procès, Galilée réhabilité ?*, Editions Saint-Augustin, 2005, p. 521.

19 Giacomotto-Charra et Nony, p. 132-133.

20 Jean Baptiste Franzelin, *La Tradition divine*, Courrier de Rome 2008, thèse 12, cinquième corollaire au septième principe, n° 276, p. 185-187.

21 Louis Billot, *L'Eglise. II - Sa constitution intime*, Courrier de Rome, 2010, question 10, thèse 19, n° 642-643, p. 233-234.

la Terre, et ces propos, inquiétants aux yeux du Pape, auraient motivé l'intervention de saint Boniface. L'affaire n'eut pas de suite et Virgile devint évêque de Salzbourg. Cependant, l'érudit protestant Lancelot Voisin de La Popelinière (1541-1608) exhuma cet épisode dans son ouvrage de géographie, *Les Trois mondes*, dont la première édition date de 1582²². Faisant référence à Lactance, il attribue à saint Augustin et au Pape saint Zacharie, ainsi qu'aux théologiens et aux Pères de l'Eglise, l'idée que la Terre n'était pas ronde mais plate. Il voudrait que Virgile eût été suspecté d'hérésie pour avoir soutenu la thèse honnie de la sphéricité. Quelques trois siècles plus tard, en 1837, l'abbé Migne, célèbre éditeur de la *Patrologie* qui porte son nom, dénonce cette supercherie : « Un auteur protestant a forgé toute une histoire et des écrivains français ont été assez mal avisés pour la répéter »²³. Dans l'intention de Migne, parmi ces « écrivains français » le principal est Michelet. L'affaire Virgile, dûment falsifiée par un bon disciple de Calvin, devait ainsi contribuer à donner ses lettres de noblesse à l'obscurantisme moyenâgeux. « Cette affaire devint l'emblème de l'opposition entre des thèses scientifiques et la parole d'une Eglise représentée par son premier prélat. Démontrer que celui-ci s'est déjà entêté dans l'erreur en refusant, au VIIIe siècle, que les antipodes soient habitables, permet de relativiser la vérité pontificale. Toute une tradition historiographique militante s'est ainsi fondée sur l'utilisation biaisée

de sources existantes, sans en interroger la pertinence, pour étayer l'idée d'un obscurantisme continu et consubstantiel à l'Eglise, qui connut ensuite un succès tout particulier au XIXe siècle, pour des raisons politiques et religieuses faciles à comprendre, mais qui ne sont pas pour autant scientifiquement excusables »²⁴.

15. Le montage n'en continue pas moins, après La Popelinière. Voltaire est probablement l'un de ceux qui ont le plus nettement contribué à la célébrité de la citation de Lactance niant les antipodes et par là la sphéricité de la Terre. C'est ainsi une citation à charge qu'il produit dans l'article « Ciel matériel » de son *Dictionnaire philosophique*, en 1764. Une note ajoutée par Voltaire précise que le clergé de France a décidé « solennellement » de citer Lactance comme un Père de l'Eglise. Dans l'article suivant, « Ciel des anciens », le Patriarche de Ferney ajoute saint Augustin au dossier. Enfin, l'article « Figure ou forme de la Terre » constitue une sorte de *vade mecum* du mythe de la terre plate à l'usage des générations postérieures. Le tour est joué. « Voltaire installe donc de manière sérieuse (et durable) l'idée que les Pères de l'Eglise imposèrent à toute la chrétienté, astronomes compris, la doctrine d'une Terre plate et inaugure le raccourci que l'on retrouve au siècle suivant dans de nombreux textes »²⁵. De là la construction d'un mythe, appelé au XIXe puis au XXe siècle, et encore au XXIe, à dépasser les seules frontières françaises : le mythe du combat de la science et de l'Eglise.

La persévérance diabolique

16. Ce combat a fait l'objet aux Etats-Unis d'une littérature abondante très largement diffusée, « malgré une qualité scientifique souvent médiocre »²⁶. Le point de départ en fut *A History of the Life and Voyages of Christopher Columbus*, publié en 1828 à Londres et aux Etats-Unis, et commis par l'historien et romancier américain Washington Irving (1783-1859). Le succès de l'ouvrage fut considérable et les rééditions se succédèrent. « Il cherche à construire un Colomb héros de la science empirique et aventurier audacieux, rationnel et homme de progrès, un Colomb triomphant à lui seul d'un Moyen Âge replié sur lui-même, à l'aide de déductions logiques appuyées sur la lecture d'écrits savants et d'observations venues des voyageurs »²⁷. Il faut ensuite compter parmi les best-sellers du mythe le livre – au titre parfaitement limpide – du méthodiste, professeur de chimie et de botanique, John William Draper (1811-1882), *History of the Conflict between religion and Science*, publié en 1874 et abondamment réédité et traduit sur le vieux continent. L'histoire de la forme de la Terre s'inscrivait selon lui dans un long combat rendu obligatoire par les natures respectives de la science et de la religion, absolument antagonistes. Draper présente la certitude de la sphéricité comme une manifestation naturelle de la raison et cite comme opposé à celle-ci l'ouvrage de Cosmas Indicopleustès, qui aurait été écrit pour réfuter l'opinion hérétique de la sphéricité de la Terre, sans essayer de

22 Lancelot Voisin de La Popelinière, *Les Trois Mondes*, édition de 1582 établie et annotée par Anne-Marie Beaulieu, Genève, Droz, 1997, 530 pages.

23 Cité par Giacomotto-Charra et Nony, p. 142.

24 Giacomotto-Charra et Nony, p. 144.

25 Giacomotto-Charra et Nony, p. 147.

26 Giacomotto-Charra et Nony, p. 149.

27 Giacomotto-Charra et Nony, p. 149.

savoir si ce texte eut un quelconque retentissement. « Comme dans l'affaire Virgile, on assiste ici au recours à un caractère hérétique tout à fait fantaisiste, mais sûrement très efficace »²⁸. Draper présente le voyage de Magellan comme le coup de grâce asséné sur la tête du Pape, grâce auquel les doctrines théologiques soutenant la platitude de la Terre étaient renversées. « Ce texte, qui se donne l'apparence d'un essai, signé par un scientifique reconnu en son temps, et bénéficiant d'une position institutionnelle incontestable, constitue une étape supplémentaire de la construction du mythe de la Terre plate, faisant de cette croyance le symbole d'une arriération scientifique devenue plus strictement religieuse que médiévale. Ce pamphlet n'a d'autre intérêt que celui de nous permettre d'évaluer la violence de la controverse qui se déroulait outre-Atlantique en cette fin de siècle. Il eut un énorme retentissement et d'autres auteurs prêtèrent leur plume à cette bataille »²⁹.

17. En France, il revient au philologue et archéologue Jean-Antoine Letronne (1787-1848), professeur au Collège de France, d'accréditer la thèse de la Terre plate, et d'engarantir la scientificité, par la publication dans la prestigieuse *Revue des deux mondes*, en 1834, d'un article intitulé « Des opinions cosmographiques des Pères de l'Eglise rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce ». L'article se contente d'affirmer que la position de Lactance était celle de toute l'Eglise chrétienne occidentale. Letronne

assure ainsi la survie de ces idées fausses déjà accréditées par Voltaire et les Lumières en les couvrant de l'autorité du Collège de France, ce qui, au début de son siècle, comme aujourd'hui encore, n'était pas rien.

18. Enfin, le chapitre II de la deuxième partie du livre de Mesdames Giacomotto-Charra et Nony (« Un mythe peut en cacher un autre ») étudie l'instrumentalisation de la personne de Christophe Colomb au service de l'élaboration du mythe. La figure de l'explorateur génois suscita l'intérêt à l'approche du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, anniversaire qui devait avoir lieu en 1892. C'est dans ce contexte que le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, écrivit au Pape Pie IX pour le prier d'introduire la cause de béatification de Christophe Colomb. Et c'est encore dans ce même contexte, pour servir à l'introduction de la cause, que le comte Antoine Roselly de Lorgues (1805-1898) publia en 1856 une vie de son héros, *Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages, d'après les documents authentiques tirés d'Espagne et d'Italie*, en deux volumes. Il s'agit de faire de la découverte du Nouveau Monde une entreprise directement inspirée par Dieu, et surtout de ne laisser Christophe Colomb ni aux protestants ni aux tenants de la laïcité. L'œuvre du navigateur est dans cette optique présentée comme une salutaire réparation et expiation, sur le plan scientifique, de l'obscurantisme de jadis. L'œuvre de Roselly est en réalité une réponse à une autre entreprise d'héroïsation colombienne, celle de Washington

Irving. Mais pour arracher Colomb aux mains des ennemis de l'Eglise, Roselly est bien obligé de faire de lui un réformateur – et de concéder la légende noire d'une institution ecclésiastique attachée au mythe de la Terre plate.

19. Le mythe persiste en ce début de XXI^e siècle, notamment grâce à *Arte*, et survit à toutes les rectifications autorisées, venant de la part de la science la plus authentique. Signe des temps : le Prix Nobel de la caricature – et de l'ignorance – mériterait d'être décerné à un ancien ministre de l'Education nationale, en France, le géochimiste et membre de l'Académie des sciences, Claude Allègre. Dans son ouvrage paru aux Editions du Seuil en 1997, *Dieu face à la science*, celui-ci affirme sans preuve qu'après la chute de l'Empire romain « l'Occident entre alors en récession du point de vue du savoir »³⁰ et dénonce encore, et au nom de la laïcité, la thèse de la Terre plate, qu'il présente comme le symbole de l'incompatibilité de la religion et des croyants avec la science. « La diffusion de l'ouvrage d'Allègre, qui rassemble nombre de stéréotypes, affirmations péremptoires et postulats idéologiques de ce genre, a été tout sauf confidentielle. Il a été réédité de nombreuses fois, traduit en espagnol, en italien et en portugais. Il est aussi paru en édition de poche »³¹.

Pourquoi ?

20. Le chapitre III de la deuxième partie du livre de Mesdames

28 Giacomotto-Charra et Nony, p. 152.

29 Giacomotto-Charra et Nony, p. 155.

30 Cité par Giacomotto-Charra et Nony, p. 226

31 Giacomotto-Charra et Nony, p. 226-227.

Giacomotto-Charra et Nony (« Comprendre le succès du mythe ») essaye de découvrir les motifs de cette légende noire. L'anticléricalisme croissant qui a accompagné l'expansion du protestantisme et la laïcisation du savoir ont joué le premier rôle. Mais l'on aurait tort de négliger, « en une ère où la lutte contre les *fake news* est devenue en quelques années un réel enjeu », ce fait indéniable que « une information répondant à une logique simpliste et manichéenne se répand bien plus facilement qu'une analyse plus subtile de la vie intellectuelle »³². Et d'ajouter que « les biais cognitifs, la paresse intellectuelle, le besoin

de repères simples, mais aussi, dans notre enseignement, une longue mémoire déformée, transmise, il faut bien l'avouer, par notre propre institution, l'Education nationale, sont probablement tous fautifs. Cette dernière porte cependant une très lourde responsabilité, car si les manuels d'histoire, dans leur majorité, ne parlent plus du mythe de la Terre plate, on peut aussi noter qu'aucun ne prend soin de le détruire quand le programme s'y prête »³³. Ceux qui parviennent à échapper à ce simplisme et à ce manichéisme se retrouvent loin d'un univers intellectuel sur lequel pèserait une chape de plomb religieuse et où les

controverses scientifiques finiraient par des bûchers, bien loin du Moyen Âge tel qu'il est malheureusement caricaturé dans le film de Jean-Jacques Annaud réalisé à partir du roman d'Umberto Eco, *Le Nom de la rose*.

21. Tout le mérite du livre de Violaine Giacomotto-Charra et Sylvie Nony est là : mettre un terme, après bien d'autres, à cette légende noire, qui, par-delà le Moyen Âge, voudrait retirer à l'Eglise catholique ses motifs de crédibilité.

Abbé Jean-Michel Gleize

³² Giacomotto-Charra et Nony, p. 216.

³³ Giacomotto-Charra et Nony, p. 216.

COSMOLOGIE ET PSYCHOLOGIE

Les « blessures narcissiques »

La chose est apparemment entendue : si la théorie géocentrique du chanoine Copernic fut repoussée notamment lors de l'affaire Galilée, c'est d'abord à cause de l'anthropocentrisme des temps anciens. Placer la Terre au centre, comme on le faisait alors universellement, visait à flatter notre orgueil. Copernic aurait amené les terriens à considérer qu'ils n'étaient pas le centre du monde, leur faisant souffrir une terrible humiliation. Freud en a spécialement développé l'idée : « la situation centrale de la Terre était pour lui [l'homme] une garantie du rôle dominant de celle-

ci dans l'univers et semblait bien s'accorder avec sa tendance à se sentir le seigneur de ce monde ». Cela aurait rendu l'homme digne de l'attention de Dieu. Mais bientôt, cette « illusion narcissique » allait disparaître devant la science et ainsi « l'amour-propre humain avait éprouvé par là sa première blessure ». Le père de la psychanalyse ajoutait deux autres « blessures » infligées au narcissisme humain : le darwinisme aurait montré à l'homme qu'il n'est plus le centre de l'espèce et enfin, Freud lui-même, en toute humilité et sans narcissisme aucun, a infligé à lui seul une ultime blessure à

l'humanité entière en « prouvant » aux hommes qu'ils ne sont plus aux commandes d'eux-mêmes, mais poussés par leurs instincts inavoués¹. Cette idée, très largement répandue, a été reprise par les ténors de la psychanalyse ainsi que des historiens et philosophes, et s'est encore propagée à travers des œuvres grand public².

L'idée de la première blessure apparaît à première vue vraisemblable. En effet, d'Aristote à Copernic, la centralité géométrique de la Terre est universellement affirmée. D'autre part, l'opposition

¹ Sigmund Freud, *Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse*, cité par Rémi Brague, *Au Moyen du Moyen-Âge*, Ed. De la transparence, 2006, p. 364.

² Citons dans le désordre J. Lacan, Rudolf Carnap, Paul Ricœur et Berthold Brecht. Voir Jean-François Stoffel, *La révolution copernicienne et la place de l'Homme dans*

à la théorie nouvelle est avérée, bien qu'elle ait été très largement exagérée et déformée par le mythe qui s'est établi par la suite³. L'idée d'un orgueilleux anthropocentrisme semble donc a priori valable. Cela est pourtant surprenant dans la mesure où il nous aurait paru que l'exaltation orgueilleuse de l'« Homme » majuscule ne fut pas l'apanage de la chrétienté, mais qu'elle fut plutôt corrélée à l'avènement de la Renaissance et de la période révolutionnaire.

Le cosmos médiéval

Entreprenons donc une succincte étude de la cosmologie médiévale, qui ne sera pas inutile pour comprendre la construction du savoir. Rapidement, le doute s'insinue dans la thèse freudienne. En effet, la cosmologie aristotélicienne – que l'Église s'est bien gardée d'intégrer à son magistère – place certes la Terre au centre, mais ce centre géométrique ne présente pas la noblesse ontologique qu'on lui suppose. L'univers y est clos, fini et sphérique. La Lune et les planètes sont portées par des sphères englobées les unes dans les autres qui sont les divers cieux, chacun tournant sur son axe. Après les sphères des planètes vient la sphère du firmament qui accueille les étoiles fixes, puis vient le ciel « cristallin », puis le « premier

mobile » mis en mouvement par Dieu et transmettant son mouvement aux cieux inférieurs. Sur la périphérie extérieure de ces sphères se trouve l'empyrée qui est l'habitatulum Dei, le séjour des anges et des bienheureux : le Ciel avec une majuscule. La noblesse des cieux s'accroît ainsi peu à peu. « Le premier mouvement du firmament, dit saint Thomas, est plus noble que le second mouvement, qui est celui des planètes, tout comme l'orbite supérieure est la plus noble. »⁴ La Lune et les cieux au-dessus sont le domaine de ce qui est éternel, où tout demeure dans sa perfection, sans l'ombre d'un changement. Ce domaine est constitué par un cinquième élément incorruptible : la quintessence. Tandis que le monde « sublunaire », c'est-à-dire la Terre et ses environs jusqu'à la Lune, sont le domaine de la génération et de la corruption. Les choses naissent, vivent et meurent. C'est le monde de l'instable, de l'imperfection, où rien ne peut demeurer dans son être sans périr un jour, irrémédiablement voué à la corruption et à la mort. La dichotomie entre l'éternel et le corruptible illustre l'infamie terrestre opposée à la splendeur céleste.

Le milieu du monde

Mais peut-être, se dit-on, ces considérations de temps pourraient

être supplantées par une géométrie spatiale avantageuse à la Terre ? Le centre n'est-il pas de manière évidente le lieu le plus noble ? Ce serait voir la chose en mathématicien seulement. Les anciens disaient plutôt que « la Terre est au milieu du monde »⁵. C'est un medium péjoratif : le milieu n'est d'aucun côté, il est inconsistant, indécis, et a ainsi donné le français « médiocre ». Saint Thomas est clair : « la Terre, [...] qui se trouve, quant au lieu, au milieu, est celui des corps qui est au plus haut point matériel et le plus vil (ignobilissima) »⁶. Selon la conception primitive de la gravité, « tous les corps lourds se déplacent d'eux-mêmes vers le milieu du monde »⁷. Le milieu est donc un « bas ». Selon l'expression d'Avicenne, ce milieu est « en dessous de tout »⁸. Il est le lieu de la lourdeur. Saint Bède dit que la Terre « située au centre ou au pôle du monde, comme la plus lourde, occupe parmi les créatures le lieu le plus humble et central (humillimum [...] ac medium locum [...] tenet) alors que l'eau, l'air et le feu la précèdent vers le haut par la légèreté de leur nature comme par leur position »⁹. Le léger tend vers les hauteurs : il est plus noble. D'où la noblesse du feu et la bassesse physique et morale de la terre comme élément, indiquée par saint Albert le Grand : « La terre est en effet comme un excrément parmi les corps simples, et, parmi les

l'Univers, In : *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, tome 96, n°1, 1998, p. 8-9.

³ On se souviendra que Copernic, chanoine catholique, faisait débiter son *De revolutionibus orbium caelestium* par une dédicace au Pape Paul III où il remerciait les ecclésiastiques qui l'avaient encouragé à publier, spécialement le cardinal Schönberg, et Tiedmann Giese, évêque de Kulm. L'ouvrage était agrémenté d'une préface élogieuse du même cardinal Schönberg. On se souviendra également que, dans le siècle suivant, le Pape Urbain VIII était l'ami personnel de Galilée, qu'il avait rédigé une ode en l'honneur du savant et qu'il avait incité Galilée à écrire son ouvrage sur la théorie héliocentrique, en lui demandant toutefois de parler *ex hypothesi*. C'est notamment l'infraction à cette prudente restriction qui valut son procès à Galilée.

⁴ Saint Thomas d'Aquin, *De caelo et mundo*, liv. 1, leçon 9.

⁵ Saint Thomas d'Aquin, *ibidem*, liv. 2, leçon 20.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Saint Thomas d'Aquin, *ibidem*, liv. 2, leçon 26.

⁸ Avicenne, *Notes sur Aristote, Métaphysique, Lambda*, dans A. Badawi, *Aristote chez les Arabes*, Koweït, 1978, p. 33, 14, cité par Rémi Brague.

⁹ Saint Bède le Vénéérable, *De natura rerum*, éd. Ch. W. Jones et Fr. Lipp, cité par Rémi Brague.

éléments, le feu est le plus noble et tient plus de la forme »¹⁰. Macrobe parle de la terre comme « ce qui se dépose, arraché aux éléments devenus lie (*defaecatis*), et s'arrête tout en bas »¹¹. Récupérant ainsi toute la fange de l'univers, la Terre en devient le cloaque. Le mot même d'« humilité » est tiré de *humus*, signifiant la terre.

L'habitat de l'homme

L'homme qui habite la Terre se trouve éloigné de tout ce qui est noble, trop petit, trop bas et trop lourd. Où qu'il soit sur son astre, il est à distance maximale du Ciel. Ce centre a donc valeur d'éloignement. Ainsi d'après Maître Eckhart « La Terre est ce qu'il y a de plus éloigné du ciel. Elle est recroquevillée dans un coin et elle a honte. »¹² Cela fait dire encore à Alain de Lille que « l'homme est comme un métèque (*alienigena*) habitant la banlieue (*suburbium*) du monde »¹³. Pour Dante, « les sphères sont d'autant plus divines qu'elles sont plus éloignées du centre »¹⁴. En prolongeant cette vision jusqu'au centre de la Terre, on comprend pourquoi Dante et certains théologiens y avaient placé l'enfer. L'homme habite un cloaque isolé, un « bidonville », qui ne saurait attirer le regard des êtres supérieurs. Cela n'en magnifie que davantage la miséricorde de

Dieu qui se penche vers la créature humaine dans sa fange.

La valeur de l'homme

Certes les anciens affirment que l'homme est revêtu d'une certaine noblesse, mais celle-ci n'implique pas une place géométriquement privilégiée. Cette noblesse s'exprime plutôt en termes métaphysiques de finalité. Pour saint Thomas, par exemple, le Soleil n'a pas pour but d'éclairer la Terre, car celle-ci est plus vile que le Soleil et il serait désordonné que le plus noble serve le plus vil. En revanche le Soleil a pour finalité d'éclairer les hommes qui sont plus nobles que les astres par leur nature spirituelle¹⁵. Ces considérations métaphysiques ne sont pas dépendantes de l'état de la cosmologie physique.

Les païens avaient déjà remarqué l'architecture verticale spécifique à l'homme qui lui donne d'élever son regard pour quitter la Terre en pensée. « La divinité, a écrit Ovide, a donné à l'homme une face sublime ; elle lui a commandé de regarder vers le ciel et de lever son visage vers les astres. »¹⁶. La noblesse humaine ne résulte donc pas de sa position centrale mais plutôt de sa capacité à échapper à cette position pour rejoindre spirituellement les cieux par les vertus théologiques : l'homme élève son âme au-dessus des choses terrestres. La modernité n'a fait que

révéler davantage ce désir humain en ce qu'il tend à se réaliser d'une manière également matérielle et technique grâce aux programmes spatiaux. Cette stature physique, spirituelle et technique de l'homme transparaît avec évidence, et même les évolutionnistes ne peuvent mettre en doute la supériorité qu'elle lui confère manifestement sur les animaux qui n'ont ni spiritualité ni programme spatial.

L'héliocentrisme comme promotion

La remise en cause de la cosmologie ancienne fut en conséquence conçue comme une promotion. Déjà avant Copernic, le cardinal Nicolas de Cuse avait contesté la centralité et l'immobilité de la Terre. De sa thèse nouvelle, il tirait pour conséquence qu'« il n'est pas vrai que la Terre soit le plus vil et le plus bas des astres »¹⁷, mais que « la Terre est une étoile noble »¹⁸.

Dans ses écrits de jeunesse, Galilée, encore aristotélicien, qualifiait la Terre d'« ignobilissima »¹⁹. Mais devenu partisan de l'héliocentrisme, il rejette l'idée aristotélicienne d'une Terre « rebut du monde » et « cloaque de tous les immondices »²⁰. Au contraire : « Quant à la Terre, nous cherchons à l'anoblir et à la rendre plus parfaite, lorsque nous nous soucions de la rendre semblable aux corps célestes et,

10 Saint Albert le Grand, *De Caelo et Mundo*, I, 4, 6, p. 16, 27-29 Hassfeld, cité par Rémi Brague.

11 Macrobe, *Commentaire sur le songe de Scipion*, I, 22, 4, cité par Rémi Brague.

12 Eckhart, *Sermon 14, Deutsche Werke*, ed. J. Quint, Stuttgart, 1936, t. 1, p. 233-234, cité par Rémi Brague.

13 Alain de Lille (théologien cistercien du XII^e siècle), *De planctu naturae*, P.L., t. 210, col. 4444 B.

14 Dante, *Divine comédie, Paradis*, 28, v. 49-51, cité par Rémi Brague.

15 Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, Ia, q. 70, a. 2, ad 4.

16 Ovide, *Métamorphoses*, I, 85.

17 Nicolas de Cuse, *De la docte ignorance*, trad. L. Moulinier, p. 156 (II, 12), cité par Jean-François Stoffel.

18 *Ibidem*, p. 157.

19 Galilée, *Iuvenilia* / cura A. Favaro, p. 48 (*Tractatio de caelo, quaestio secunda*), cité par Jean-François Stoffel.

20 Galilée, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, trad. R. Fréreau, Ed. Du Seuil, 1992, n° 122, p. 159.

d'une certaine manière, à la mettre comme au ciel d'où vos philosophes l'avaient bannie »²¹. La Terre sort ainsi de sa médiocre roture et acquiert un titre nobiliaire parmi les astres supérieurs. Finalement, les développements ultérieurs de la cosmologie ont donné à la Terre une place marginale dont les anciens auraient pu s'accommoder.

Conclusion

Freud a vu dans l'héliocentrisme la perception d'une déchéance là où les protagonistes ont vu une promotion. Le contresens est total. La thèse freudienne n'était qu'une théorie plaquée sur la réalité, un préjugé qui ne s'embarrassait pas des faits d'expérience. Cela lui a semblé assez de l'avoir imaginé pour qu'il s'en dispensât d'en trouver les preuves.

C'est ainsi qu'au mépris de l'histoire, un film sur l'affaire Galilée scénarisé par Claude Allègre²², reprenait la thèse freudienne en mettant dans la bouche de l'inquisiteur ces paroles : « puisque l'homme est la création la plus achevée du Seigneur, il a été placé au centre du monde »²³. Il n'y

avait pourtant qu'à lire le fameux livre de Galilée pour y lire le propos inverse. Des travaux universitaires²⁴, que nous reprenons ici, ont depuis longtemps montré la fausseté de cette thèse, mais comme le dit l'historien des sciences Paolo Rossi à ce sujet, « il est souvent inutile de citer les textes, et bien des énoncés vrais semblent destinés à tomber dans le vide quand ils s'opposent aux idola theatri, dont la diffusion est plus large »²⁵.

De nos jours, en effet, les hommes semblent enclins à donner leur préférence aux plaisantes inventions de leur esprit sur les faits. Le psychologisme freudien tend spécialement vers ce défaut. Voilà par exemple un apologiste qui cherche à défendre l'existence de Dieu en se fondant sur la raison. En face de lui, l'homme imbu de Freud accole à notre apologiste des frustrations, des désirs inavoués, une « sublimation du père » qui le téléguident inconsciemment vers une conclusion. De cette manière, il prétend connaître l'apologiste mieux qu'il ne se connaît. Il se donne une supériorité sur lui et se dispense d'en peser les arguments. C'est ainsi que la dispute sur l'héliocentrisme

a été réduite à des facteurs psychologiques supposés, sans que l'on cherche à évaluer les difficultés proprement scientifiques, pourtant réelles.

Dans cette inversion de la pensée, on reconnaît l'héritage néfaste de Kant qui accordait la priorité au sujet pensant, au point d'oblitérer la portée objective de la connaissance ; renversement que Kant assimilait métaphoriquement à la révolution copernicienne. C'est bien cette révolution²⁶ épistémologique kantienne qui était, plus qu'aucune autre, une révolution anthropocentriste établissant l'homme comme « mesure de toutes choses », selon l'expression de Protagoras. Au temps de Descartes, Bossuet dénonçait déjà cette imposture : « Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet. »²⁷

Abbé Frédéric Weil

²¹ *Ibidem*, n° 65, p. 131.

²² Géochimiste français, membre de l'Académie des sciences et Ministre de l'Éducation nationale de 1997 à 2000.

²³ *Galilée ou l'amour de Dieu*, 2006. La même idée apparaît dans plusieurs répliques centrales du film, qui contient par ailleurs un grand nombre d'erreurs historiques.

²⁴ Voir les articles de Rémi Brague et Jean-François Stoffel cités en début d'article. Rémi Brague en particulier donne une série de sources plus anciennes sur cette question, restées malheureusement ignorées.

²⁵ Paolo Rossi, « Nobility of Man and Plurality of Worlds », cité par Rémi Brague.

²⁶ On remarquera que le mot « révolution », qui signifie à la base le mouvement circulaire d'un astre autour de son axe, a pris ainsi le sens d'un renversement de l'ordre établi.

²⁷ Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, c. 1, 16.

OÙ SONT LES PRÉDATEURS ?

À en croire les médias, la plupart des prédateurs sexuels sont des membres du clergé catholique. À les en croire, les enfants se trouvent en plus grand danger quand ils sont pris en charge par une institution catholique que lorsque l'institution n'a pas de lien avec l'Église. À les en croire, une grande proportion de prêtres catholiques sont des criminels. À les en croire, un homme a plus de chance de sombrer dans la pédophilie s'il est prêtre que s'il est laïc. À les en croire, il y a davantage d'abus sexuels sur mineurs dans la religion catholique que dans les autres religions. Est-ce vrai ?

Jacques Laurentie, dans son livre *Un autre son de cloche* (2019, Téqui), est allé chercher les vrais chiffres. Il découvre que les abuseurs sont très nombreux, et qu'ils ne sont pas toujours là où les journalistes les voient. Au niveau mondial, entre 5% et 8% des personnes de sexe masculin sont pédophiles, soit parce qu'elles sont passées à l'acte, soit parce qu'elles ont de sérieuses tendances. Et si l'on étudie la population masculine en rapport avec des enfants, le chiffre est plus proche des 8% que des 5%. Si l'on regarde maintenant le clergé de

l'Église catholique, alors 2% à 3% des prêtres ou des religieux sont touchés. Ce qui permet à l'auteur de conclure que les prêtres sont deux à trois fois moins concernés que la population masculine en général.

Certes, lorsque cette abomination est commise par un prêtre, elle est encore plus grave et inadmissible que lorsqu'elle est commise par un laïc, du fait que le prêtre a fait vœu de chasteté et qu'il est tenu, de par sa fonction, à être un modèle. Mais ce n'est pas une raison pour déformer la réalité.

Il faut alors s'interroger : pourquoi, dans l'esprit des gens, les prêtres sont-ils plus dangereux que les laïcs ? Pourquoi l'image du clergé catholique est-elle si négative dans l'opinion publique depuis une quarantaine d'années ? Parce que les journalistes surmédiatisent les affaires de pédophilie lorsqu'il s'agit de l'Église catholique. Les chiffres analysés par l'auteur montrent que, lorsque l'affaire touche le clergé catholique, les médias en parlent en moyenne quatre fois plus que quand l'affaire concerne une institution sans lien avec l'Église. De ce fait, l'image donnée au public

est trompeuse. Certes, les journalistes aiment les événements choquants, et il est vrai qu'un abus sexuel commis par un prêtre est plus choquant que le même abus commis par un laïc. Mais cette constatation légitime ne donne pas le droit d'être malhonnête.

Quant aux 98% de prêtres catholiques qui n'ont rien à se reprocher en matière d'abus sur mineurs, les journalistes n'en parlent quasiment jamais. Ils ignorent aussi le bien immense réalisé par beaucoup de prêtres auprès des enfants. Cette réalité réjouissante ne les intéresse pas.

En conclusion, il est vrai, hélas, que les hommes d'Église restent, comme le commun des mortels, soumis à la servitude du péché et que celui-ci peut pousser tout homme, le prêtre comme les autres, jusqu'au crime. Néanmoins, il est vrai aussi que l'Église catholique est moins touchée par la pédophilie que les autres institutions. Statistiquement, un enfant a plus de risque de se faire abuser s'il est pris en charge par une institution laïque.

Abbé Bernard de Lacoste

Courrier de Rome

Responsable : Bernard de Lacoste Lareymondie

Mensuel - Le numéro : 4€; Abonnement 1 an (11 numéros)

France 40€ - ecclésiastique 20€ - de soutien 50€, payable par chèque à l'ordre du Courrier de Rome

Étranger 50€ - ecclésiastique 20€ - de soutien 60€, payable par virement

Référence bancaire : IBAN : FR76 1027 8060 3000 0205 5530 123 - BIC : CMCIFR2A

Adresse postale: BP 10156 - 78001 Versailles Cedex

E-mail : courrierderome@wanadoo.fr

Site : www.courrierderome.org

Sur le site internet vous pouvez consulter gratuitement les numéros du *Courrier de Rome*, mais aussi acheter nos livres et publications (expédition sous 48 h, tous pays, paiement sécurisé)